

cette époque introduit la lumière électrique dans les théâtres de Paris.

Puisque je parle de la lumière électrique je la prends comme exemple pour expliquer comment la nationalisation des moyens donnera un nouvel essor à la production.

On sait que pour produire de la lumière électrique le grand moyen est la force motrice. Grâce aux machines Gramme, cette force — de même que la lumière électrique — peut être transmise à une grande distance.

Or, en employant dans un but social, les forces que la nature met à notre disposition et que les particuliers sont dans l'impossibilité d'employer, — leurs entreprises, quelles qu'elles soient, n'étant pas assez considérables, — on obtiendra des résultats merveilleux.

Par exemple, en se servant de la force motrice du courant du Rhône, on pourra facilement obtenir l'électricité nécessaire à l'éclairage d'une région de la France. Ce que nous disons de l'électricité peut, tout aussi bien, être appliqué à l'industrie et à l'agriculture collectivisées, en employant les courants des fleuves, des marées, etc., etc.

Une des choses qui nous ont le plus frappé à la dernière exposition universelle de Paris, est le moteur qui mettait en mouvement toutes les machines occupant un parcours de plus d'un kilomètre. « Voilà en petit, nous disions-nous, ce que sera la production collectiviste dans chaque genre d'industrie. »

P. ARGYRIADÈS.

(La suite au prochain numéro.)

MATIÈRE & MOUVEMENT

(suite et fin)

Une personnalité peu cohésive, une conscience peu remplie, une volonté peu forte, donc, — subissent vite l'ascendant d'un cerveau sûr de son vouloir, fort. C'est expérience quotidienne.

Tel individu est naturellement docile à la persuasion. Et l'on peut dire que l'état social est, d'individus à individus, une résultante de persuasions.

Persuasion : premier terme de Suggestion. Que si, par hypnose, vous anéantissez totalement ou presque, la volonté d'un être : cet inconscient devient votre chose. Et, par affinités nerveuses, par une sorte de télépathie à distance courte, l'irradiance de votre pensée peut entrer en lui, devenir sa pensée nouvelle et sa nouvelle volonté. L'acte que votre volonté déterminerait de votre organisme, vous pouvez donc désormais le déterminer du sien, maître absolu de son nervosisme que vous êtes devenu !...

Mais, à cette propulsion, à cette irradiance hors vous, de tel état de nervosité spécial, est-il un empêchement ? Que ce soit près ou loin de vous ?

Analogiquement, encore : le calorique de notre corps irradie autour de nous ; nous allons, environnés d'un halo de notre chaleur animale.

Il est évident pour moi, qu'un second halo, plus large, nous entoure encore :

électrique, magnétique, de matière radiante, aussi invisible, — aussi sensible aussi dans certains cas de nervosité, pour des organismes voisins très nerveux. (Nous savons, par exemple, que la colère d'un individu, précisément, peut amener à la colère graduellement, le spectateur tout à l'heure calme. — L'amour s'épand, engendre l'amour. La sympathie, encore, est communicative.)

Rien d'impossible, dès lors, à ce qu'une volonté tendue puisse comme synthétiser — de tout l'être — une extraordinaire force, — capable de parcourir une certaine distance, en vainquant certaines résistances du milieu, — en s'aidant peut-être du véhicule de vibrations subtiles et inconnues, affinales, éveillées dans ce milieu.

(J'ai parlé, en commençant, de l'étonnante découverte de Röntgen. Notre cerveau, c'est ma conviction, peut ou pourra reproduire, — imprégnés de volonté, — les phénomènes de la Matière : or, ne pouvons-nous supposer ici, volontaire, une matière radiante aux rais obscurs, générée par nos cellules cérébrales ?)

Qu'on puisse agir à de très grandes distances ? Restons dans le doute... Mais que, s'appliquant sur l'extérieur, sur telle ou telle parcelle ou portion de matière, cette Force agisse visiblement, les remue, les transporte?... Ne savons-nous point que la Matière à l'état électrique, radiant, possède un « très grand pouvoir mécanique ».

Que cette même spéciale Force, en halo électrique irradiant autour de nous, ainsi que nous le pensions tout à l'heure, — puisse, dans certains états d'hypnose, sortir de l'individu dont la substance la produit : on pourrait presque l'admettre, en suivant notre Hypothèse...

Là encore, nous avons presque l'analogie, l'obscur irradiance de Röntgen, transportant en quelque sorte sur la plaque sensible, l'image substantielle qu'elle a traversée... Mais, pourtant, nous demandons à voir. Quant aux pluies de lis et de roses sur les spectateurs, non !

Et ceci, nous sert de transition pour arriver auxdits phénomènes de Matérialisation, — que nous nions ! Car ici, nulle analogie. Rien qui dans la nature nous puisse amener à craindre de nier du Possible, de douter de l'éternel et fécond Devenir

Tout au contraire. Comme nous l'avons vu, il fut nécessaire, de luttes et d'amours d'affinités, pendant une éternité dans le passé, pour que la matière produisit une Monère ! Que de siècles encore, pour l'imparfaite harmonie qu'est notre organisme d'Hommes !

Et, — en une demi-heure, simplement, un être en état cataleptique, sans pensée et sans mouvement, donnerait naissance à un autre être adulte, vivant, pensant, parlant, une Katy King, en chair et en os, à la dernière mode vêtue peut-être, ou du moins d'un peplum ? Naturellement, causerait de ce qu'il lui advint en des existences antérieures ? Emètrait des préceptes de morale ? Voilà un oubli, qui me paraît singulier : que de renseignements à prendre pourtant sur la Sagesse, — et cet Au-delà dont celle-ci se dit revenir !

Qui, la Matière vivante, en effet, nous offre une expérience de « matérialisation », — et celle-ci à toute minute, par le monde entier, contrôlable : l'Enfant qui naît, porteur des atavismes, porteur des devenirs !

Et, pour cette matérialisation-là, il est nécessaire qu'un homme et qu'une femme se soient d'un peu de leur sang défaits, d'un peu de leurs nerfs et de leur pensée : car la Matière est avare d'elle-même, — et pour toute naissance, il est nécessaire d'un peu de mort !...

Mais, sinon les vivants, les Morts peuvent-ils réapparaître parmi nous ? Peuvent-ils, du moins, nous donner des signes de leur présence ? Pas plus...

Avant cette Substance visqueuse chlorophyllienne, vivante et rétractile au sol salé de la mer tiède et superficielle, parce qu'un peu de phosphore s'est diffusé en elle, me semble-t-il, entraîné par l'oxygène comburant, — nous avons vu la Matière, minérale, soumise aux seules lois mécaniques et chimiques dont elle est inconsciente, dénuée de sensation, d'intelligence de volonté.

Or, quand la chaleur s'est retirée du mort que voici, quand, par conséquent, tout nervosisme s'est éteint dans la rigidité, — ce n'est plus que matière en attente un instant de retourner à ce qu'elle fût : des éléments minéraux dissociés.

Et voici que l'œuvre de retour s'accomplit. Une nouvelle chaleur de fermentation, à nouveau s'éveille dans ce corps, créatrice d'un infini pullulement microbien comme issu de chaque cellule humaine de tout à l'heure... Et l'unité de plus en plus se désagrège... Que parlez-vous de ressusciter par delà la tombe une individualité : cette individualité que vous connûtes est devenue la proie et la substance de millions d'individualités vermiculaires, qui vont elles-mêmes mourir !

Toute vie, même des ferments, en effet, disparaît : c'est la cendre, qui fut des organes, c'est la cendre qui fut un cerveau, — retombant et se mêlant à la terre, cendre du soleil mort qu'est devenue notre planète !...

Plus rien ne distingue ce Vivant d'hier à la substance dissociée, de la matière minérale même. Et la matière minérale, inorganique, pas plus de la nuit terreuse de la tombe que de la glèbe en labours, ne se lève et ne vient vers nous, en visible et invisible fantôme d'une Pensée...

Les rêves sont finis : le ciel se ferme et la terre plus consolante et plus merveilleuse que le ciel des Dieux immobiles, s'ouvre à notre désir d'immortalité ! Hélas ! tout le grand Rêve ne reposait que sur ceci, qui vit aussi profond dans le moindre ver, qu'en nous-même : l'instinct de conservation.

La Vie ne peut se résigner à mourir. L'individualité ne se veut résoudre à retourner au terroir universel de la Substance amorphe.

L'homme a raison, car il ne meurt pas, — même en tant qu'individu !

Mais que son immortalité est sur la terre, et dans la Vie, et dans les Vivants.

« Quand un homme meurt, disait tout à l'heure la doctrine Bouddhique, son corps est dompté, son âme disparaît, — et ne laisse derrière elle que ses actions » : Or, dans leur enfant, dans cet égotisme qui vient de sortir de leur amour, — le père et la mère seront immortels !

Ils le seront dans les enfants et les enfants de leur enfant : d'eux giseront encore quelques cellules instinctives aux plus lointains enfantements criant au soleil leur éblouissement de vivre, crispant vers la nature des mains inhabilement agrippantes !

En cette géniture énumérée ils auront l'immortalité, — et merveille ! une immortalité plus vivante que leur propre existence, — puisqu'elle sera devenue meilleure dans le meilleur et plus complet Devenir ! L'égoïsme est sauvé en un universel assentiment altruisme.

Par l'œuvre que le cerveau aura procréé, tel homme aussi sera immortel, plus hautement encore : car sa pensée vibrera tout entière, et peut être entièrement directrice, dans le cerveau des hommes futurs, — eux, qui se souviendront de son nom, symbole de l'agglomérat individualisé qu'il fut autrefois !

Par la chair et par l'esprit, l'immortalité des Morts palpite dans la Souffrance et dans la Joie, le Désir et le Savoir des Vivants !

Conclusions. Deux systèmes philosophiques se sont trouvés en présence devant vous. Selon la vieille étiquette : là, idéaliste, — ici, matérialiste.

Idealisme, Matérialisme : antinomie qu'il s'agit de résoudre, — et qui, il me semble, l'est, dès maintenant, en vos esprits.

D'abord inorganique, inerte, puis organique et de plus en plus douée de nervosisme, donc apte à comprendre le plus de l'Univers avec qui vibrent harmoniquement nos cellules nerveuses : il n'est que la Matière.

Mais, matérialisme, autant qu'idéalisme, n'est qu'un mot de vieille lutte étroite et sans compréhension. Il n'est ni matérialisme, ni idéalisme — il n'est, disons-nous, que de la Matière.

Mais, si l'on veut, l'Idéalisme sort continûment du Matérialisme, — or, seulement parce que, résultante, matérielle elle-même — la Pensée continûment

devient à travers et dans la Matière organisée qui l'engendre, comme elle-même est engendrée par la Matière inorganique.

... Et tout se tient à tout d'ondes universelles...
Tout ! à travers tous les atomes tressaillis
De luttes et d'amours, de la Nature acide
D'elle-même, qui à travers son unité
Evolue éternelle à sa diversité
Dont la somme soit — l'Unité-scient...

René GHIL.

FIN.

Aux Prolétaires.

Sic vos non vobis.

Toi qui as travaillé sans relâche, ouvrier, sans nul profit pour toi, toi qui as fait la fortune de la Bourgeoisie, dis à ceux qui t'oppriment si odieusement : j'ai suffisamment travaillé pour vous, et puisque, grâce à moi, vous avez en vos mains la fortune du monde, que j'ai eu la naïveté de vous laisser accaparer, moi qui n'avais ni votre habileté ni votre canaillerie, j'ai le droit de reprendre le bien qui vient de moi : ce matériel industriel qui, chaque jour en se développant, augmente ma misère et me conduit irrémédiablement au chômage, je nie qu'il vous appartienne et je proclame le droit que j'ai de m'en emparer, ainsi que des capitaux qui en assurent le fonctionnement. Car que deviendrons-nous quand la machine aura définitivement remplacé les bras qu'il fallait jadis pour produire ? Que fera seul utile là où il fallait des centaines d'ouvriers ? Dois-je désormais, soldat de l'armée sans cesse grossissante des Sans-Travail, aller, las de quémander d'usine en usine, d'atelier en atelier, recourir à la charité de ceux qui jouissent et dont les miettes

— Quand ma mère m'a mis au monde, quel crime avais-je commis pour être voué à une telle ignominie ? Pourquoi, à côté de ma mansarde, dans la maison aux lambris dorés, des enfants sont-ils nés en même temps que moi à qui rien ne manquera même pas le superflu ? Est-ce ainsi, Bourgeois, que vous comprenez les grands principes de la Révolution, dont vous parlez si bien et que vous appliquez si mal ?

Non, bourgeois, personne n'est plus dupe de vos déclamations !

Ah ! vous avez longtemps cru que votre édifice d'exploitation serait éternel et que le peuple, tenu volontairement par vous dans l'abrutissement et l'ignorance, resterait toujours asservi ! Mais voici que ce peuple commence à penser ; voici qu'il réfléchit ; il s'agite, il gronde et vous commencez à vous boucher les oreilles, pour ne pas entendre la rumeur de plus en plus distincte de ses revendications.

C'est qu'en effet maintenant, non contents d'attendre le bonheur chimérique d'une vie future, nous prétendons trouver, comme vous, Bourgeois repus, le paradis sur terre ; nous voulons comme vous jouir un peu ici-bas et non plus travailler pour des gens qui, sans rien faire, se contentent de nous regarder ; l'esclavage aboli en principe, doit l'être en fait.

Et toi, paysan, joins ta plainte à celle de tes frères de misère des usines et des ateliers ; toi devant qui on agite le spectre de la perte et du partage de la petite propriété, examine ton sort et vois combien il est triste. Penché sur ta bêche ou sur ta charrue, tu es levé depuis l'aube et tu travailles jusqu'au soir. Quels plaisirs as-tu et quel avenir t'est-il réservé ? Ne vois-tu pas que la grande culture rend ta situation de plus en plus précaire et que seul prospère celui qui, favorisé par la richesse comme tu ne le seras jamais possède un di-dendieux matériel agricole qui lui permet de cultiver sa terre plus vite et beaucoup mieux que toi. Crois-tu que ces fameux régimes de protection à outrance soient faits pour améliorer ton sort ? Quo tu es aveugle si tu le penses ! Crois-tu trouver du bénéfice en vendant ton blé deux ou trois francs plus cher qu'autrefois ? Ne vois-tu pas que tes charges ont augmenté dans les mêmes proportions et que ton meunier, s'il achète ton grain